

LA VOCATION DE L'ÉGLISE¹

« Ayant ouï ces choses, ils eurent le cœur touché de componction, et ils dirent à Pierre et aux apôtres : Hommes frères, que ferons-nous ? Et Pierre leur dit : Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit : car la promesse est pour vous, et pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à soi. Et par plusieurs autres paroles, il les conjurait et les exhortait, disant : Sauvez-vous de cette génération perverse. Ceux donc qui reçurent favorablement sa parole furent baptisés ; et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes. Or, ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et dans la communion, et dans la fraction du pain, et dans les prières. Toute personne fut saisie de crainte, et beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient par les apôtres. Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble, et ils avaient toutes choses communes ; et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que chacun en avait besoin. Et chaque jour, persévérant d'un commun accord dans le temple, et rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et trouvant grâce devant tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église ceux qui se sauvaient. »

(ACTES II, 37-47.)

Mes frères,

Depuis quelques années, et plus spécialement depuis cette secousse terrible que notre dernière révolution politique a donnée au pays et au monde, il s'q-

¹ Voir l'Avertissement, page 4.

père, dans la tâche du réveil religieux contemporain, une transition que l'on pourrait résumer en disant qu'il passe du croyant à l'Église, et de la régénération individuelle à la régénération collective. Ne parlons que de ce qui se voit dans l'Église évangélique de France, bien qu'un mouvement semblable se fasse sentir dans toutes les Églises évangéliques de la chrétienté. Notre réveil religieux, qui a suivi de près la paix générale, ayant accompli désormais ce qu'on peut appeler sa première génération, et entrant dans la seconde, entre en même temps dans une phase nouvelle de son développement.

Placé, au début, en présence d'une incrédulité ou d'une indifférence presque universelle, qui, loin de permettre de porter remède au désordre de l'Église, permettait à peine de le sentir, le réveil n'a guère été occupé que de rallumer la foi éteinte dans le cœur des individus, en leur annonçant Jésus-Christ, ce « Dieu manifesté en chair, » qui a fait par lui-même l'expiation de nos péchés, et qui, de sa pure grâce, par la foi, appelle, justifie, régénère et sauve l'homme perdu par ses œuvres. Mais aujourd'hui que cette doctrine de vie, qui a paru si étrange il y a trente ans, peut être tenue pour acquise à la conscience ecclésiastique, aujourd'hui que la facilité avec laquelle elle est reçue de nos troupeaux lui épargne les embarras d'une lutte sérieuse, et tout ensemble lui en refuse le mouvement et l'intérêt (telle est la condition des

choses humaines) l'instinct du réveil le pousse à de nouvelles conquêtes, par de nouveaux combats. Tout jaloux qu'il est d'annoncer la vérité évangélique à qui l'ignore, et de la défendre contre qui la nie, il n'en fait plus son affaire principale; cette position-là est prise, et il aspire, tout en la gardant, à se porter en avant pour en occuper une autre. Cette autre position, c'est la réalisation pratique de la foi chrétienne dans la vie, non plus de tels ou tels individus isolés, mais d'une société au sein de laquelle elle puisse à la fois s'étendre et se concentrer, en s'y développant tout entière et en tous sens. En deux mots : aux croyants dans l'Église, le temps est venu de faire succéder l'Église des croyants.

La vérité de cette remarque éclate dans tout ce qui nous entoure. Qui ne voit qu'à tort ou à raison, la question d'Église grandit chez nous d'année en année, partout où le réveil a pénétré? Qui ne voit qu'en religion comme en politique, les grandes querelles de l'époque sont les querelles intérieures, et que le vrai débat est moins aujourd'hui de croyant à non-croyant sur le fond de l'Évangile, que de croyant à croyant sur la réforme des Églises anciennes et sur la constitution de l'Église nouvelle? Qui ne voit que les controverses les plus agitées, dans nos journaux, dans nos brochures, dans nos livres, peuvent toutes se résumer en un seul mot, l'Église; et qu'il n'est pas jusqu'à la doctrine elle-même qui ne soit entraînée dans ce mouvement,

et qui, par un renversement étrange, n'emprunte à l'Église l'appui qu'elle devrait lui donner ? Qui ne voit que les hommes pieux qui sortent des Églises établies et ceux qui y demeurent ne diffèrent pas tant sur les conditions de l'Église fidèle que sur les moyens à prendre pour les réaliser, et que tout le peuple de Dieu travaille d'un même cœur à l'Église future, ainsi que Noé à son arche, comme à l'unique refuge contre le déluge à venir ? Que dis-je ? je pourrais en appeler aux instincts du siècle lui-même, tout étranger qu'il semble à cette matière.* Également fatigué et de théories qui l'égarèrent, et de réalités qui le trompent, le siècle a soif d'une doctrine à la fois pratique et désintéressée, pour soulager les maux de l'humanité, et la mettre en possession des avantages que le Créateur lui a destinés : il rêve, il poursuit une société nouvelle, fondée sur le sacrifice et la charité. Il lui reste à comprendre, quoiqu'il semble commencer de l'entrevoir, que Jésus-Christ, qui lui a seul suggéré l'idée de ce royaume de Dieu sur la terre, peut seul aussi lui en donner l'accomplissement, les principes de Jésus-Christ ne pouvant recevoir leur application que dans la société de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la vraie Église chrétienne. Le siècle le sent confusément, et il aspire à sa manière à une Église chrétienne digne de son nom, et fidèle à sa vocation.

Je crois donc répondre à un besoin général de l'Église contemporaine en prenant pour sujet de ce dis-

cours cette question : Quelle est la vocation de l'Église et que doit être l'Église pour y répondre? Par l'Église, j'entends ici non l'Église particulière à laquelle je suis attaché, mais l'Église visible de Jésus-Christ en général, et cette Église envisagée moins telle qu'elle est, que telle qu'elle doit être. Je me place à un point de vue élevé, spirituel, d'où la tâche que je vais étudier est également imposée à toutes les Églises contemporaines, — hélas! et ne pourrais-je pas ajouter, la réforme que je vais presser également nécessaire pour toutes?

En cherchant à peindre la vocation de l'Église, je pourrais toucher un double écueil : celui de la poésie, si je faisais un tableau purement imaginaire, et celui de l'histoire, si je rabaissais ce qui doit être au niveau de ce qui est. Je ne vois pas de plus sûr moyen pour éviter à la fois l'un et l'autre, que de prendre pour type l'Église primitive de Jérusalem, où la réalité vivante s'unit à une beauté presque idéale. Aussi bien, cette Église est la première décrite dans le Nouveau Testament, et la seule qui le soit avec quelque détail. C'est là que nous surprenons l'Église à sa naissance, avant qu'elle ait eu le temps de cacher sous des formes locales ces grands traits simples et primitifs que j'ai à cœur de dégager ; ou du moins, s'il s'y ajoute certaines formes locales, car elles sont inséparables de l'existence, ce sont les plus naïves, les plus enfantines, et s'il m'est permis d'ainsi dire, celles qui sont le plus

près de la vie. L'Église de Jérusalem est l'Église vivante, mais non encore organisée : c'est précisément ce qu'il faut pour l'étude qui nous occupe. Le Saint-Esprit lui-même en a ainsi jugé, puisqu'il ne présente à notre imitation aucune Église organisée, et qu'il soustrait à nos regards celle même de Jérusalem dès qu'elle revêt une organisation arrêtée. A cette raison, qui eût suffi pour me faire choisir ce texte, je devrais dire peut-être pour l'accepter, tant il s'offrirait de soi-même à mon esprit, se joint une raison de charité. Mon sujet de ce jour n'est pas exempt d'une certaine délicatesse, par la divergence des meilleurs chrétiens sur la question de l'Église ; mais que peut-il rester de cette délicatesse, quand on transporte la question dans l'Église de Jérusalem, c'est-à-dire sur le terrain même de l'amour fraternel ? C'est le bonheur de mon texte, que laissant dans l'ombre tous ces points de constitution qui partagent les enfants de Dieu, il étale à nos yeux un trésor commun de charité qu'ils sont tous également heureux de contempler, également fiers de montrer au monde.

L'Église de Jérusalem, étant la première que le monde ait vue, nous instruit déjà par son existence même, où se révèle pour la première fois le grand fait de l'Église et sa vocation générale.

Cette vocation ne saurait être ni plus brièvement, ni plus complètement résumée qu'elle l'a été par les

Écritures, lorsqu'elles définissent l'Église *le corps de Jésus-Christ*¹. Plus on réfléchira sur cette définition, plus on y trouvera de vérité et de lumière. L'Église est à Jésus-Christ ce qu'est à notre âme le corps par lequel elle est mise en rapport avec le monde extérieur : le corps annonce la présence et transmet l'action de l'âme ; l'Église sert de signe à la présence de Jésus-Christ et d'instrument à son action. Ce rapprochement m'en rappelle un autre que l'Écriture a trouvé dans le même ordre de pensées, creusé plus profondément : l'Église est à Jésus-Christ ce qu'est au « Dieu que per-
« sonne ne vit jamais, » ce « Fils unique qui nous l'a
« fait connaître ², » et « en qui toute la plénitude de
« la divinité habite corporellement ³. » Comme Jésus-Christ a rendu visibles dans son humanité, mieux que n'a fait le monde avec tous ses ouvrages, « les choses
« invisibles de Dieu ⁴, » tellement qu'il a pu dire :
« Celui qui m'a vu a vu mon Père ⁵, » ainsi l'Église, recueillant, pour les distribuer entre ses membres, les grâces « infiniment diverses ⁶ » dont le siège et la source est en Jésus-Christ, et devenue ainsi, selon une glorieuse expression de saint Paul, « la plénitude de
« celui qui remplit tout en tous ⁷, » rend en quelque sorte au monde Jésus-Christ devenu invisible aux regards charnels⁸, mais habitant en elle jusqu'à la fin

¹ Eph. I, 22, 23 ; IV, 15, 16 ; V, 23 et suivants ; 1 Cor. XII, 27, etc.

² Jean I, 18. — ³ Col. II, 9. — ⁴ Rom. I, 20. — ⁵ Jean XIV, 9. —

⁶ Eph. III, 10. — ⁷ Eph. I, 23. — ⁸ 2 Cor. V, 16.

par son Esprit¹. Elle fait plus encore que de le rendre à qui l'a vu ; elle le montre à ceux-là mêmes qui ne l'ont jamais vu². Pour lui, durant « les jours de sa chair, » il n'a été visible que dans un seul pays et pour un seul peuple ; mais son Église, répandue sous tous les climats, va porter à la terre entière le nom et l'image de son Sauveur, et faire passer partout cet idéal de l'espèce humaine qui réside en lui, de sa réalité historique à une réalité vivante et toujours contemporaine.

Sentez-vous bien tout le prix de cette mission ? L'Église ne crée pas la vie, cela est vrai, mais elle la recueille et la concentre ; par où elle enfante une vie d'ensemble, qui a son utilité propre, tout en réagissant avec puissance sur la vie individuelle dont elle émane. Les croyants sont avant l'Église, et chacun d'eux représente, pour sa part, Jésus-Christ sur la terre, « étant membre de son corps, de sa chair et de « ses os³. » Mais ces membres sont isolés et privés de vie commune, ou tout au moins de vie commune appréciable pour l'œil de l'homme, jusqu'au jour que le Saint-Esprit les rapproche, les adapte les uns aux autres, et les assemble en un corps qui est l'Église. Par là, tout à la fois, chacun des membres, mis en la place et soumis aux rapports qui lui conviennent, accomplira, dans les meilleures conditions possibles, la mission qui lui est propre ; et leur réunion donnera

¹ Matth. XXVIII, 20. — ² 1 Pierre I, 8. — ³ Eph. V, 30 ; 1 Cor. XII, 27.

naissance à un être distinct et harmonique, qui manifestera, disons mieux, qui personnifiera Jésus-Christ, et qui portera la vie chrétienne à la plus haute perfection où elle puisse atteindre, par une merveilleuse combinaison de la vie individuelle avec la vie collective. C'est donc dans l'Église qu'il faut chercher le déploiement pratique, réel, visible, de la vie chrétienne, tant intérieure qu'extérieure ; c'est à l'Église qu'il faut demander, et l'accroissement achevé de Jésus-Christ dans les siens, et la complète révélation de Jésus-Christ devant le monde ; c'est l'Église enfin qui est le dernier mot de l'Évangile. Elle l'est d'autant mieux, remarquez-le bien, qu'elle l'est par la vertu secrète et inconsciente de la vie. L'action commune de l'Église diffère essentiellement d'avec l'action concertée d'une association : l'action de l'Église est le fruit non du concert, mais de l'harmonie ; elle s'exerce non par voie de délibération, mais spirituellement, spontanément, et sans qu'elle s'en rende compte à soi-même. Je ne puis la comparer qu'à l'action commune du corps et de l'âme, agissant dans un accord d'autant plus parfait, qu'il n'est pas dû à un parti pris de se rapprocher et de s'entendre.

Toute cette belle théorie s'est réalisée dans l'Église de Jérusalem. Elle rend Jésus-Christ au monde, pour lequel il semblait perdu. Ses ennemis se flattaient de l'avoir à tout jamais banni de la terre : mais le voici qui reparaît sur la scène, qui se promène dans les rues

de Jérusalem, qui visite le temple, qui guérit les malades, qui remet les péchés ; le voici qui fait tout cela comme autrefois, que dis-je ? mieux qu'autrefois, dans la personne de son Église, qui lui sert comme d'enveloppe visible, mais transparente. Grâce à l'Église, la présence de Jésus-Christ n'a jamais été plus sensible que depuis qu'elle est devenue invisible et spirituelle. C'est que la fondation de l'Église est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui révèle Jésus-Christ au monde plus clairement que n'a fait Jésus-Christ lui-même¹. Tandis que Jésus-Christ est sur la terre, il se renferme dans un ministère individuel : il appelle autour de lui des disciples, qu'il amène à la foi par ses leçons et par les faits de sa vie, de sa mort et de sa résurrection ; mais l'Église, il ne l'établit pas, quoiqu'il la nomme comme si elle était déjà² ; on dirait qu'il en devance les temps par une sainte impatience de la voir paraître..... Ce temps arrive enfin, et c'est le temps, c'est le propre jour où le Saint-Esprit est répandu : l'Esprit descend du ciel, l'Église naît sur la terre. Il suffit de lire le chapitre qui m'a fourni mon sujet et plus spécialement les versets qui précèdent mon texte³, pour reconnaître que cette nouveauté inouïe dont l'Église de Jérusalem offre le spectacle au monde est toute entière l'œuvre et la gloire du Saint-Esprit ; c'est lui qui appelle les disciples de Jésus-Christ, et les rassemble au nom de Jésus-Christ pour en former le corps de Jésus-Christ.

¹ Jean XVI, 7. — ² Matth. XVIII, 18. — ³ Actes II, 37-44.

Cette place prépondérante du Saint-Esprit se révèle par l'ordre même dans lequel les choses se passent ici, et qui est inverse de celui qui avait été observé dans la création de l'homme. Dans la création de l'homme, le corps naît le premier, et reçoit ensuite de Dieu le souffle qui en fait une âme vivante; dans la formation de l'Église, aussi bien que dans l'incarnation du Fils de Dieu, c'est l'Esprit éternel qui vient le premier, et qui appelle à lui le corps où il veut se rendre visible et par lequel il veut agir sur la terre¹. Alors, à côté de la prédication des apôtres, que ce même Esprit a revêtue d'une vertu nouvelle, commence une prédication plus puissante encore, celle du peuple de Dieu : ce que les apôtres annonçaient, il le montre, et la parole se convertit en action dans l'Église. Cette transition de Jésus-Christ au Saint-Esprit et des premiers croyants à la première Église, offre quelque analogie avec celle que nous remarquons tantôt parmi nous et par laquelle notre réveil passe de sa première phase à la seconde; c'est qu'elle est dans la nature des choses, qui ne change point avec le temps : l'Évangile, par son caractère spirituel, procède du dedans au dehors et commence par agir sur l'individu, pour arriver plus tard, par l'individu, à une action collective.

Mais cette action collective, qui est la vocation propre de l'Église, en quoi consiste-t-elle ? C'est encore

¹ 1 Cor. XV, 45-47.

le tableau de l'Église primitive qui va nous l'apprendre : nous n'avons qu'à suivre l'ordre que s'est proposé l'auteur sacré. Il envisage l'Église sous un triple rapport : son rapport à Dieu, dont elle émane ; son rapport aux croyants, dont elle est formée ; son rapport au monde, dont elle se sépare. De là trois applications de la vie du Saint-Esprit dans l'Église : la *vie religieuse*, quant à Dieu ; la *vie fraternelle*, quant aux croyants ; la *vie missionnaire*, quant au monde.

La vie de l'Église commence *en Dieu* : « Ils persévèrent dans la doctrine des apôtres, et dans la communion, et dans la fraction du pain, et dans les prières. » Telle est la vie religieuse de l'Église primitive, et le secret ressort de la vie civile de ses membres. Je dis de leur vie civile, car rien ne donne à penser qu'ils se soient soustraits aux soins de la vie active, publique ou privée : l'Église n'est pas un couvent. Entre la vie stérile du cloître et la vie profane du siècle, il y a une vie religieuse, qui se remplit du ciel, mais pour le transporter sur la terre, et qui se retrempe incessamment dans la communion de Dieu, pour l'accomplissement de sa tâche humaine. Elle s'y retrempe, non par les contemplations d'un mysticisme vide et présomptueux, mais par l'humble et obéissant usage de ces exercices spirituels que Dieu lui-même a prescrits, et qui servent à sa grâce comme de conduits

pour se répandre. Cette vie est l'âme de l'Église primitive. Les voici, ces chrétiens de Jérusalem, puisant à l'envi dans ces canaux célestes, avec « une persévérance » qui dit tout, à elle seule, sur leurs dispositions intérieures, parce qu'elle suppose la foi, l'ardeur et tout le reste. La Parole de Dieu, le culte commun, les sacrements, la prière, aucune des armes de la sainte guerre n'est négligée par ces hommes fidèles, jaloux de « se fortifier dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force¹. »

La Parole de Dieu : ils persévéraient « dans la doctrine des apôtres ; » et sur les pas de ces témoins inspirés de Jésus-Christ, qui, non contents d'avoir confessé la vérité salutaire au jour de la Pentecôte, continuent de la confirmer et de la développer « en public et par les maisons², » ils pénètrent toujours plus avant dans la connaissance et dans l'intelligence des Écritures divines. Le culte commun : ils persévéraient « dans la communion ; » par où l'on doit entendre ici la vie commune religieuse, dont les sacrements et les prières publiques, nommées aussitôt après, sont les deux applications principales³. Ils ont compris que les croyants

¹ Eph. VI, 10-13. — ² Act. XX, 20.

³ Avec Neander ; et non, avec Olshausen, la communauté des biens, ni, avec de Wette, la vie commune générale. Olshausen oppose à notre interprétation que la *communio* devrait alors être nommée avant la *doctrine des apôtres*, l'exposition de la Parole n'étant elle-même qu'une des applications de cette vie religieuse commune. Cela est vrai *logiquement* ; mais *historiquement* la parole des apôtres a tout précédé, puisqu'elle a tout créé ; on comprend aisément dès lors qu'elle ait été nommée la première.

peuvent plus rassemblés qu'isolés, soit pour fléchir le cœur du Seigneur¹, soit pour réveiller les consciences endormies², soit enfin pour s'affermir mutuellement dans la voie de Dieu, en « s'excitant à la charité et « aux bonnes œuvres ; » et ils n'ont garde d'abandonner des réunions qui ont tant de promesses³. Les sacrements : ils persévéraient « dans la fraction du « pain, » c'est-à-dire dans la cène du Seigneur. Les sacrements sont pour eux, selon une belle définition de saint Augustin, « des signes visibles de la grâce invisible de Dieu, » ou, selon la définition plus simple encore et plus profonde de saint Paul, « des sceaux de la « justice de la foi⁴. » Ils ont commencé par être « baptisés en rémission des péchés, » mais baptisés avec connaissance de cause et en vertu d'une confession personnelle ; et maintenant, admis dans l'Église par ce sacrement de la naissance, ils se fortifient dans la foi par le sacrement de la nourriture, célébré fréquemment, à la suite de leurs agapes fraternelles, ou même tous les jours, à la suite de leurs repas de famille⁵. Enfin, *la prière* : ils persévéraient « dans les prières. » C'est par de constantes prières que les cent vingt de la chambre haute avaient appelé la venue du Saint-Esprit et la fondation de l'Église ; c'est aussi par de constantes prières que l'Église naissante s'inaugure et s'affermi, en appelant dans son sein une mesure

¹ Matth. XVIII, 19. — ² 1 Cor. XIV, 23-25. — ³ Hébr. X, 24, 25. —

⁴ Rom. IV, 11. — ⁵ Actes II, 37-41, 46; VIII, 37.

toujours plus abondante de cet Esprit auquel elle doit tout ce qu'elle est, et qui seul peut donner la vie et à la Parole, et au culte, et aux sacrements. Ainsi, nourrie de la Parole de Dieu par la prédication apostolique, mise en rapport avec Dieu par un culte spirituel, marquée des sceaux de Dieu par les sacrements, remplie de l'Esprit de Dieu par la prière, voilà l'Église ; l'Église, cette image vivante de Dieu qu'il ne faut que contempler, pour reconnaître dans ses traits celui qu'elle annonce au monde. Ayant, comme Moïse, vécu avec Dieu sur la montagne, elle en rapporte, comme lui, dans la plaine, « un visage resplendissant ¹, » où se peignent et se reflètent « les perfections invisibles » de ce Dieu trois fois saint.

Voulez-vous voir comme à l'œil les titres de la foi et sa gloire céleste ? Il y a une société sur la terre, qui a mission d'y rendre visibles les choses du ciel, en leur donnant un corps et une réalité pratique ; une société, où la vérité divine de la Parole se déclare par les fruits qu'elle enfante, le prix du culte commun par la bénédiction qui l'accompagne, la vertu salutaire du sacrement par le bien qu'il fait à l'âme, la puissance de la prière par des prières aussi souvent exaucées qu'entendues : cette société, c'est l'Église. Voulez-vous découvrir un lieu de repos où poser le pied au sein de ce matérialisme pratique qui envahit aujourd'hui la race humaine, et au travers de ces agitations convulsives

¹ Ex. XXXIV, 29-35.

qu'il y soulève de toutes parts? Il y a une société sur la terre, qui s'élève au-dessus du monde, tout en demeurant dans le monde¹, parce qu'elle voit toutes choses en Dieu et Dieu en toutes choses; une société, qui, dans ces hautes régions qui lui sont familières, respire une paix sereine autant qu'elle est pure, non cette paix d'étourdissement où le monde endort ses victimes, non cette paix de justice propre que tant de cœurs abusés demandent aux œuvres, aux pénitences ou à la solitude, mais cette paix de la croix que Jésus-Christ crucifié dispense aux siens, et qu'il appelle tour à tour « la « paix » et « sa paix² : » cette société, c'est l'Église. Voulez-vous retrouver enfin Jésus-Christ quelque part dans le monde, en y trouvant des hommes qui lui servent d'organes et de représentants auprès de l'humanité, comme il en a servi lui-même au Père? Il y a une société sur la terre, qui a communion avec Jésus-Christ, qui possède Jésus-Christ, qui réalise Jésus-Christ, qui vit de Jésus-Christ, qui demeure en Jésus-Christ et en qui Jésus-Christ demeure; une société qui peut dire avec l'apôtre Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais « Christ qui vit en moi; et ce que je vis maintenant en « la chair, je le vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a « aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi³ : » cette société, c'est l'Église. L'Église, mais quelle Église? l'Église contemporaine? je ne sais, mais l'Église primitive; l'Église telle qu'elle est? je ne sais, mais l'Église telle

¹ Jean XVII, 14. — ² Jean XIV, 27. — ³ Gal. II, 20.

qu'elle doit être ; l'Église enfin qui est l'Église, et qui, si elle n'existe point parmi nous, doit être cherchée par une réforme.

« Celui qui aime Dieu, aime aussi celui qui est en-
« gendré de lui¹ ; » la vie divine ne peut animer l'É-
glise, sans y enfanter *la vie fraternelle*. L'amour frater-
nel, ce courant évangélique qui s'établit entre deux
cœurs où Jésus-Christ habite, comme si celui qui les
remplit l'un et l'autre voulait remplir encore tout l'en-
tre-deux, qu'est-ce autre chose que l'amour chrétien
porté à sa plus haute puissance ? Que si cet amour fra-
ternel devenait le trésor commun d'une Église entière,
dont il rattacherait les membres entre eux, chacun à
tous et tous à chacun, par des liens aussi forts que mul-
tipliés, quelle gloire, quelle énergie d'amour déployée
par cette société unique, qui serait moins une société
qu'une famille de frères ! Ce ne serait pourtant rien
de plus que ce que mon texte nous montre dans l'É-
glise primitive de Jérusalem : « Tous ceux qui croyaient
« étaient ensemble, et ils avaient toutes choses com-
« munes ; et ils vendaient leurs possessions et leurs
« biens, et les distribuaient à tous, selon que cha-
« cun en avait besoin ; » et encore : « La multitude
« de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et
« qu'une âme ; et pas un d'eux ne disait qu'au-
« cune des choses qu'il possédait lui appartenait en

¹ 1 Jean V, 1.

« propre; mais toutes choses étaient communes entre eux¹. »

Voilà, dans l'Église primitive, le trait saillant qui, plus que tout le reste, a frappé et le monde, et les apôtres, et l'historien sacré, c'est-à-dire le Saint-Esprit lui-même. L'idéal proclamé par les apôtres, l'Église le réalise; la charité qu'ils prêchent, elle la vit. « Image « empreinte de la personne » du Christ, comme il l'avait été de celle du Père, l'Église traduit l'amour de Dieu en amour fraternel, et l'amour fraternel en vie commune; et domptant l'égoïsme jusque dans son application la plus tenace, l'amour de l'argent, elle donne à la terre un spectacle qu'avant elle aucune société n'avait offert, aucune religion conçue, aucune philosophie rêvée; et qu'après elle aucune communauté n'a pu reproduire sans l'altérer plus ou moins. Car les imitations qui en ont été essayées dans un esprit vraiment chrétien, n'ont pu se soustraire entièrement à la tentation de gêner par des règles humaines cette liberté de l'Esprit à laquelle Jérusalem devait sa prospérité; et quant à certaines imitations contemporaines, (si elles méritent un nom aussi sérieux), qui semblent n'invoquer les mots de l'Évangile que pour couvrir l'abandon des choses, et qui, après avoir débuté par la bonté naturelle du cœur de l'homme, finissent par la sanctification de la chair, elles ont déjà commencé de faire voir, et feraient voir encore en proportion de la liberté qui

¹ Actes IV, 32.

leur serait laissée de se produire, qu'entre leur fraternité prétendue et la fraternité de Jérusalem, le rapport n'est que dans les apparences extérieures, et que ce rapport même, tel quel, ne saurait subsister longtemps.

Quelques mots d'éclaircissement sont ici nécessaires. Par la vie commune qui a caractérisé l'Église de Jérusalem, j'entends la manifestation visible de l'amour caché dans les cœurs. mais cette manifestation entendue dans le sens le plus large et dégagée d'avec la spécialité des applications. Cette vie commune ne consistait pas dans une commune organisation. Si les premiers chrétiens « étaient ensemble, » ces mots, expliqués par ceux-ci : « Persévérant d'un commun accord « dans le temple, et rompant le pain de maison en « maison, » doivent s'entendre ou d'une réunion générale qui se formait dans le temple pour la célébration du culte public, ou de diverses réunions partielles que provoquaient dans les maisons chrétiennes, soit le besoin de s'édifier mutuellement dans le Seigneur, soit aussi les rapports de parenté ou d'amitié sanctifiés par l'Évangile ; réunions en tous cas mobiles et temporaires, qui laissaient au commerce intérieur l'entière liberté de son jeu propre, et qui n'absorbaient en aucune manière la vie privée dans la vie publique. Les premiers chrétiens saisissaient les occasions, publiques ou privées, de se rapprocher les uns des autres, parce qu'on se rapproche quand on s'aime ; mais ce rappro-

chement, purement spirituel, n'avait aucun caractère obligatoire, constitutif, ou, comme on dit aujourd'hui, *social*. Cette vie commune ne consistait pas non plus dans la communauté des biens, telle qu'on l'a entendu préconiser de nos jours. Malgré certaines apparences, une étude plus approfondie du texte fait voir qu'il s'agit ici¹, non d'une répartition imposée, concertée, proportionnelle, ou, pour me servir encore une fois du terme technique, *sociale*, mais d'une communication volontaire, dont la charité individuelle faisait tous les frais, et qui, dépouillant, sans contrainte aucune, celui qui possédait en faveur de celui qui ne possédait pas, laissait subsister sans réserve et le droit de propriété chez le donnant², et le devoir de la reconnaissance chez le recevant. De ce système à l'autre, il y a toute la distance de la grâce à la règle, ou de l'Évangile à la loi : rien de plus évangélique que Jérusalem, rien de plus légal que le phalanstère. Mais enfin, cette vie commune de Jérusalem, même ainsi réduite à ses proportions véritables, veux-je qu'elle soit transportée tout d'une pièce dans l'Église contemporaine ? Non ; je n'ose affirmer ni que cela soit praticable, ni même que cela soit désirable. Aussi bien, cette vie commune que l'Église primitive de Jérusalem a pratiquée ne s'est pas, que nous sachions, étendue à aucune autre Église apostolique. Serait-ce que l'expérience y aurait fait découvrir quelque côté

¹ Voir le Commentaire d'Olshausen. — ² Actes V, 8.

dangereux, tel que les plus belles choses en peuvent offrir ? Cette supposition n'a rien d'in vraisemblable : car on comprend à peine comment la forme que l'amour fraternel avait revêtue dans Jérusalem pouvait passer à l'état de règle ou seulement d'usage permanent, sans compromettre la discipline de l'Église par l'appât que sa charité tendait à la cupidité du pauvre.

Vous m'écoutez, la plupart de vous, mes chers frères, avec une approbation singulière. Mes explications vous rassurent peu à peu contre une vague frayeur de socialisme, que vous inspirait, je ne dirai pas mon discours, mais mon texte. Nous nous trouvons bien d'accord en cet endroit : reste à savoir si nous le serons jusqu'au bout... Ah ! gardez-vous de croire que, sous prétexte d'expliquer la parole de mon Maître, j'aie entendu l'effacer ! Malheur à moi si, habile à opposer la charité évangélique aux prétentions subversives du pauvre, je n'avais pas le courage de l'opposer également à l'égoïsme honnête du riche ! Sachez-le bien : moins je suis jaloux de la lettre, plus je suis jaloux de l'esprit ; et si je me montre coulant sur la forme de l'exemple donné à l'Église par Jérusalem, c'est pour m'acquérir le droit d'être d'autant plus inflexible sur le fond. Que la vie commune, telle quelle, de Jérusalem, soit prise dans son acception la plus large et dégagée d'avec la spécialité des applications, j'y consens, encore une fois, je le demande moi-même ; mais j'en-

tends la maintenir tout entière dans son essence, qui est la manifestation visible de l'amour fraternel caché dans les cœurs. Désirable ou non, transférable ou non, le partage de Jérusalem a passé sur la terre, comme l'éclair d'une charité céleste, qui devait enfanter dans les âges suivants de l'Église des imitations et non des copies, pour lui montrer, par un éclatant exemple, non pas comment la charité doit être exercée, mais de quoi elle est capable, quand elle prend son modèle en Jésus-Christ, et en lui crucifié.

On ne saurait se faire une plus juste idée de l'amour qui unissait entre eux les membres de l'Église primitive, qu'en les comparant, comme je le faisais tantôt, à une famille de frères. Dans une famille bien réglée et tendrement unie, les frères et les sœurs, dispersés par le cours de la vie, forment des établissements séparés et occupent des habitations distinctes : mais l'affection mutuelle qui est enracinée dans leurs cœurs les pousse à se rapprocher, à se réunir, chaque fois que l'occasion s'en présente, malgré la distance des lieux et les empêchements des affaires. En même temps, dans une telle famille, les fortunes peuvent être inégales, et chacun administre la sienne pour son propre compte : mais, que l'un vienne à manquer des biens de la vie, tous les autres s'empressent de lui venir en aide, et de « suppléer à son indigence par leur abondance¹, » (je parle de la famille telle qu'elle doit

¹ 2 Cor. VIII, 13-15.

être...) Eh bien, telle m'est apparue l'Église de Jérusalem dans le tableau charmant de mon texte; rien de plus, mais rien de moins. Telle aussi devrait être dans tous les temps l'Église de Jésus-Christ; telle elle sera, si elle mérite le nom qu'elle porte : une famille, dont les membres, s'aimant en frères d'une affection cordiale, se cherchent les uns les autres au sein d'un monde faux et froid; une famille, dont les membres sont toujours prêts à se faire part entre eux, selon le besoin, « de leur huile, de leur vin et de leur fro-
« ment ¹. » Où cet esprit aura pénétré, quelque nom qu'il reçoive, quelque forme qu'il emprunte, là, et là seulement, Jérusalem aura été « rétablie et remise, » selon la prière du prophète, « en un état renommé sur
« la terre ². » Là, aura été réalisée, pour la consolation de l'Église et pour l'instruction du monde, une autre prière plus touchante et plus solennelle encore, celle de Jésus pour ses disciples qu'il se prépare à quitter :
« Père, qu'ils soient un, comme nous sommes un ³ ! »
Là, cette unité qui est dans les cœurs, se faisant jour dans les œuvres, n'importe par quel chemin, provoquera encore une fois ce cri de la conscience humaine :
« Voyez comme ils s'aiment ! » ce cri intelligent et instinctif, qui constate dans l'amour mutuel des enfants de Dieu, l'invasion d'un ordre céleste au sein de l'humanité déchue.

Mais, si telle est la vraie Eglise, où est-elle, cette

¹ Osée II, 7. — ² Es. LXII, 7. — ³ Jean XVII, 23.

vraie Église ? où est-elle, cette famille de frères ? Des frères, des sœurs, des chrétiens exceptionnels, pour lesquels le sacrifice est une réalité, que dis-je ? un besoin, un attrait, il y en a toujours eu, grâces à Dieu, et, en bien cherchant, j'en trouverais aussi à notre époque. Mais une société de tels frères, mais l'Église telle que je la demande, l'avons-nous ? sommes-nous près de l'avoir ? je ne sais ; mais si nous ne l'avons pas, la vraie Église nous manque, et nous avons besoin d'une réforme !

L'amour des frères n'est pas l'indifférence pour le monde ; pour ce monde auquel nous appartenions hier, et que « Dieu a tant aimé que de donner son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » L'œuvre de compassion divine que Jésus-Christ est venu faire dans le monde, est aussi celle qu'il y a donnée à faire à son Église : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. » Aussi la vraie Église a toujours exercé le vrai prosélytisme ; elle a senti qu'elle avait, comme son Maître, vocation de Dieu pour « chercher et sauver ce qui est perdu. » Cette vocation, écoutez comment elle est remplie par l'Église de Jérusalem, et avec quel succès : « Et chaque jour, persévérant d'un commun accord dans le temple, et rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et avec simplicité

« de cœur, louant Dieu et trouvant grâce devant tout
« le peuple; et le Seigneur ajoutait tous les jours à
« l'Église ceux qui se sauvaient, » ou, comme notre
historien l'exprime ailleurs, « ceux qui étaient dispo-
« sés pour la vie éternelle ¹. »

Le monde, tout monde qu'il est, renferme, grâces
à Dieu, bien des gens qui s'appliquent à réaliser l'idéal
de félicité sainte qu'ils portent au dedans d'eux, et qui,
ne trouvant jamais ce qu'ils cherchent, d'autant plus
mécontents de la vie qu'ils lui avaient plus demandé,
tristes par instinct de bonheur, oserai-je dire scepti-
ques par instinct de foi, vivent l'oreille au guet, l'œil
attentif, comme s'ils attendaient je ne sais quelle déli-
vrance inattendue, à laquelle ils ne peuvent jamais
ni parvenir ni renoncer. Mettez des esprits de cette
trempe en présence de l'Église primitive de Jérusalem :
dans cette assemblée de croyants en Jésus-Christ, ils
trouvent quelque chose de ce qu'ils auraient trouvé en
Jésus-Christ lui-même; ils y trouvent, passé du rêve
dans la vie et comme descendu du ciel en terre, cet
idéal qui leur avait échappé partout ailleurs, mais
qu'une voix intérieure leur avait promis, comme au
vieux Siméon, qu'ils verraient avant de mourir. De-
vant ce spectacle, tour à tour pénétrés d'une crainte
respectueuse ² et attirés par une tendre confiance, ils
cèdent à une grâce secrète et irrésistible, ils entrent
dans une sorte de courant spirituel où l'on ne saurait

¹ Actes XIII, 48. — ² Actes II, 48.

s'arrêter sans le suivre jusqu'au bout ; et déjà les voies qui font partie de cette Église qu'ils pensaient ne faire qu'admirer : « Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église ceux qui se sauvaient. » Les nouveaux convertis se comptent par milliers dans un jour¹, et en quelques années leur nombre s'élève à des dizaines de milliers².

Rendons-nous bien compte de la voie par laquelle s'obtiennent ces magnifiques succès, capables d'exciter la sainte jalousie de toute Église fidèle. Au reste, je leur donnerais un autre nom, si j'en savais un, celui de succès leur convenant mal par l'idée de résolution et d'effort qu'il réveille. L'Église de Jérusalem produit ces milliers de conversions, moins comme un artisan son ouvrage, que comme un arbre son fruit ; moins par une action directe et calculée, que par une action indirecte et presque ignorante d'elle-même. Ce n'est pas qu'une action directe ne soit exercée ; assurément, l'Évangile est proclamé dans Jérusalem, incessamment proclamé. Il l'est par les apôtres : leur voix peut bien accroître l'Église après l'avoir enfantée, et ajouter d'autres disciples à ces trois mille qu'elle a réveillés dans le seul jour de la Pentecôte. Il l'est par ces nouveaux

¹ Selon que l'on traduit Actes IV, 4, par ces mots : « Le nombre des hommes fut, » ou par ceux-ci : « Le nombre des hommes devint d'environ cinq mille, » l'Église naissante a gagné dans cette circonstance 2,000 ou 5,000 nouveaux membres. L'une et l'autre versions peuvent se défendre ; mais la dernière me paraît devoir être préférée.

² Actes XXI, 20. « Tu vois combien il y a de dizaines de milliers qui ont cru ; » version littérale.

disciples : je me les figure se répandant par la ville , racontant en tous lieux les faits de Jésus-Christ, montrant la prophétie accomplie dans sa personne, mieux encore, tournant les relations sociales et les rapports de la vie en autant de moyens d'annoncer leur Maître à ceux qui ne l'ont pas encore connu. Tout ce travail d'évangélisation entre pour sa part, pour sa large part, dans les succès missionnaires de l'Église primitive ; mais là n'en est pourtant pas le vrai secret. L'action nouvelle, l'action entraînant, l'action décisive, ce n'est pas la directe, c'est l'indirecte ; ce n'est pas celle de la parole, c'est celle de la vie ; ce n'est pas celle des apôtres, c'est celle de l'Église.

Pour sentir la vérité de cette réflexion, supposez, mon cher auditeur, que vous eussiez été admis à « contempler un des jours de ce Fils de l'homme, » dont l'Église est le corps, le représentant sur la terre. Qu'est-ce, pensez-vous, qui vous aurait le plus fortement attiré à Jésus et à sa doctrine ? Quelque puissance que vous eussiez admirée dans les prodiges semés par ses mains, quelque autorité que vous eussiez sentie dans les paroles de grâce qui tombaient de ses lèvres, je me trompe ou ce qui vous aurait à la fois le plus profondément touché et le plus irrésistiblement subjugué, ce n'est ni cette puissance ni cette autorité ; c'est plutôt cette vie toute d'obéissance, de charité, de renoncement ; c'est ce je ne sais quoi de saint et d'aimant qui se peint dans son regard, qui respire dans tout son être, et qui rend

visible en lui le Dieu invisible. Eh bien, il y avait dans l'Église de Jérusalem quelque chose de semblable, qui lui gagnait les cœurs plus que la parole, qui les aurait « gagnés sans la parole ¹ : » c'était la nouveauté inouïe du spectacle moral qu'elle offrait aux yeux ; c'était cette île de sainteté, d'amour et de paix, qui venait de surgir, dans un jour de grâce, au sein de cet océan de péché, d'égoïsme et d'agitation que nous appelons le monde, apportant à la terre, comme un autre Eden, des fruits si délicieux qu'on ne les eût attendus que du ciel. Devant cette « démonstration d'esprit et de puissance ², » plus de doutes, plus d'objections possibles ; on n'en cherche plus, on n'en admet plus ; on se rend, et l'on est heureux de se rendre, à moins qu'on ne soit un Caïn « qui tue son frère parce que ses œuvres sont « mauvaises et que celles de son frère sont justes... » Loin de m'étonner, après cela, que les trois mille croissent en quelques jours jusqu'à cinq mille, et ces cinq mille en quelques années jusqu'à des dizaines de milliers, je vous l'aurais prédit : avec de tels auxiliaires, la Parole est toute puissante ; une telle Église rend à la prédication des apôtres plus encore qu'elle ne reçut d'elle ³.

Reste à savoir, mes chers frères, si cette action à la fois si énergique et si étendue, devait être le privilège exclusif de l'Église primitive, et si toute ambition d'en

¹ 1 Pierre III, 1. — ² 1 Cor. II, 4. — ³ Actes II, 33, dans son rapport au 32 et au 34.

exercer une semblable sur la multitude qui nous entoure nous est à jamais interdite. Et pourquoi le serait-elle? Pourquoi ces trois mille ont-ils pu réveiller l'attention des cent vingt mille habitants de Jérusalem, pour ne pas dire des deux millions qui s'y pressaient dans les fêtes solennelles, et serions-nous condamnés, nous héritiers de leur doctrine et imitateurs de leur foi, à passer inaperçus au milieu de ce peuple incrédule qui nous enveloppe et nous absorbe? Pourquoi les chrétiens de Jérusalem et du premier siècle ont-ils recueilli des fruits si abondants de leur travail, dirai-je? ou de leur seule présence dans Jérusalem, en attendant les fruits plus abondants qu'ils en devaient recueillir plus tard dans la Judée et dans tout le monde, et nous résignerions-nous tranquillement, nous chrétiens de Paris et du dix-neuvième siècle, au cauchemar de nos appels perdus dans le désert, de nos coups d'épée donnés dans le vide, et de notre Évangile jeté sur la face du monde sans que personne presque daigne se baisser pour le ramasser? Pourquoi, si ce n'est parce qu'héritiers de leur doctrine, nous ne le sommes pas de leurs œuvres; parce qu'imitateurs de leur foi, nous ne le sommes pas de leur amour; en deux mots, parce que présentant au monde la même parole, nous ne lui offrons pas le même spectacle? Il y a des croyants parmi nous, grâces à Dieu, il y en a de sincères, d'exemplaires: mais cette société des croyants, cette famille céleste, cette oasis d'amour fraternel dans le

désert, qui frappe dans Jérusalem jusqu'aux regards les plus distraits, où la trouverait, au milieu de nous, l'œil même le plus attentif, le plus bienveillant ?

Frappons sur notre poitrine, mes frères, avant de frapper sur celle d'autrui. Ne calomnions pas notre génération. Toute éteinte qu'y est la croyance, toute matérielle qu'y est la vie, notre siècle n'est pas plus fermé qu'un autre aux impressions de la vérité, de la sainteté, de la charité. Que dis-je ? Ce siècle, si mystérieusement mêlé de bien et de mal, n'a-t-il pas certains côtés qui le prédisposent pour cette influence salutaire ? Dans ces rêves d'une société nouvelle qui agitent notre époque, et qui, comme cette tempête décrite dans le Psaume CVII, tour à tour « l'élèvent au plus haut des cieux et la précipitent au fond des abîmes¹, » n'y a-t-il donc rien de généreux, rien de légitime, rien d'emprunté à l'esprit de Jésus-Christ et aux souvenirs de Jérusalem ? Jusque dans ses tentatives infructueuses, quand elles ne sont pas ridicules ou funestes, n'y a-t-il pas de quoi lui ouvrir les yeux, et lui rendre plus sensible, ne fût-ce que par le contraste, une expérience heureuse, comme l'a été celle de Jérusalem, et qui ne devrait son succès qu'à la présence de Jésus-Christ et aux principes de son Évangile ? Oui, si l'Église primitive de Jérusalem était aujourd'hui transportée dans Paris, Jérusalem et premier siècle pour l'esprit, Paris et dix-neuvième siècle pour la forme,

¹ Ps. CVII, 26.

ces trois mille de la foi et de la charité, cette Église du renoncement et de l'amour fraternel, cet Évangile pris au sérieux, ferait ce que n'ont jamais pu faire ni nos discours, ni nos associations, ni nos Églises établies, ni nos Églises indépendantes ! Nous nous plaignons que l'Église contemporaine est sans prise sur les masses, et il ne lui manque peut-être pour les remuer profondément, que de redevenir ce qu'elle fait profession d'être, l'Église chrétienne. Il vaut au moins la peine d'essayer : quand l'expérience en serait perdue pour le monde, elle ne le sera pas pour nous-mêmes ; mais elle ne sera pas perdue, même pour le monde, croyez-le bien. Ou si cet essai même vous paraît impraticable, si je ne puis vous parler des réalités de la vie chrétienne et de l'Église chrétienne sans vous paraître m'engager dans la région des chimères... tirez la conclusion vous-mêmes, et jugez si nous avons besoin d'une réforme !

Cette triple réforme, mes frères, il nous la faut ; cette Église vivante de la vie divine, de la vie fraternelle, de la vie missionnaire, elle est dans les vues de Dieu, dans les aspirations de son peuple, dans les besoins de l'époque ; et, parce qu'elle est nécessaire, elle naîtra dans le temps de Dieu, — si ce n'est pas parmi nous, ce sera ailleurs. Si, à l'exemple de ces Gergéséniens, nous obligeons Jésus-Christ à se retirer de nos quartiers, il transportera son ministère, avec

ses bénédictions, sur une terre mieux préparée : nous pouvons bien repousser l'Église, nous ne pouvons pas la supprimer. Mais qui voudrait la repousser ? Qui ne l'appellerait de tous ses vœux ? Qui ne serait jaloux de lui offrir son toit pour abri et sa maison pour lieu de repos ? Que si, en parlant de la sorte, je présume trop bien de la communauté à laquelle vous vous rattachez, si l'Église réformée de France, ou, pour nous restreindre, si l'Église réformée de Paris ne peut pas, ou ne veut pas être cette Église de Jérusalem, il vous reste, en attendant et pour hâter le jour où elle connaîtra mieux « les choses qui appartiennent à sa paix, » il vous reste, à vous, d'être vous-mêmes cette Église modèle et de l'être aujourd'hui. Qui, vous ? vous, une poignée d'hommes que l'esprit de Jérusalem anime tout seuls ? vous cent, vous cinquante, vous vingt ? Oui, vous cent, vous cinquante, vous vingt, ou même, si c'est trop demander, vous dix, vous cinq, vous deux, commencez ! Commencez, non dans la puissance de votre résolution humaine, mais dans la seule force de Dieu, par sa seule grâce, et pour sa seule gloire ! Oui, mon frère, oui, ma sœur, commencez, — et votre exemple faisant des imitateurs, vous vérifierez cette belle image du Psaume LXXII, qui est moins une image qu'une prophétie, portant sur le sujet même qui nous occupe : « Une poignée de froment étant
« semée dans la terre au sommet des montagnes, son
« fruit mènera du bruit comme les arbres du Liban ;

« et les hommes fleuriront dans les villes comme l'herbe de la terre ¹. » Bien des âmes droites, mais timides, affamées et altérées de la justice, mais manquant d'énergie et d'initiative, n'attendent qu'un signal pour se lever, et pour se consacrer sans réserve à leur divin Maître. Qu'elles entendent seulement parler d'une société, si petite soit-elle, qui s'applique à faire de cette vie divine une réalité spirituelle, de cette vie fraternelle une réalité ecclésiastique, et de cette vie missionnaire une réalité sociale, et vous les verrez voler à vous, comme les parcelles de fer vers l'aimant qui les attire : les cœurs sont prêts, vous dis-je, il ne s'agit que d'une voie à ouvrir, moins encore, que d'un signal à donner... Heureux ceux qui sauront le donner ! Heureux ceux qui, devant les temps de l'Église, feront entre eux tout ce qu'ils auraient à cœur de voir faire à l'Église ! Heureux ceux qui formeront une sainte alliance pour entrer à plein dans la vie chrétienne, et qui sauront se fier, pour le développement de leur œuvre naissante, à ce Dieu puissant qui des douze apôtres aux soixante-dix disciples, des soixante-dix aux cent vingt, des cent vingt aux trois mille (en attendant que ce soit des cinq mille aux dizaines de mille), est arrivé à cette Église de Jérusalem que vous souhaitez de reproduire au milieu de nous ! Ne vous laissez point troubler dans ce bon dessein par la pensée que notre Église, momentanément dépouil-

¹ Ps. LXXII, 16.

lée par le malheur des temps du bel ordre dont elle se glorifiait autrefois, est mal préparée à vous suivre dans vos pensées de régénération ecclésiastique. Prenez patience, et attendez le Seigneur. Aussi bien, cette position que Dieu et l'histoire vous ont faite est plus favorable peut-être, à tout prendre, à l'accomplissement de votre pieuse entreprise qu'aucune de celles que vous pourriez vous faire par votre propre choix, non-seulement parce qu'elle vous maintient en rapport avec certaines racines cachées de réforme qui ne demandent qu'à venir au jour ; mais encore, parce qu'elle vous réduit par la nécessité des choses à l'emploi des moyens spirituels, qui sont les plus purs et les plus sûrs de tous, sans laisser votre attention se distraire de ce qui fait le fond de votre ambition chrétienne, Jésus-Christ réalisé dans la vie des siens. Quoi qu'il en soit, la main à l'œuvre, où vous êtes, comme vous êtes ! Dites-vous bien qu'une seule condition vous suffit : un cœur plein de foi et de dévouement, d'une foi sans hésitation et d'un dévouement sans réserve. Ce cœur, l'avez-vous ? toute la question est là. Si vous ne l'avez pas, vous ne valez rien pour l'œuvre d'aujourd'hui, mais vous n'auriez pas valu davantage pour celle de Jérusalem ; mais, si vous l'avez, il se fera à lui-même un chemin nouveau, à défaut de routes frayées, et « rien ne vous sera impossible. » Wesley ne demandait que *dix vrais méthodistes* pour renouveler la face de l'Angleterre : je le crois bien, ces dix vrais métho-

diastes, ce seraient dix apôtres ! Avec *dix vrais protestants*, je ne désespérerais de rien non plus pour l'Église réformée de France !

Pour l'Église réformée de France, ai-je dit ? Mais ce n'est pas à elle seule que je pense pour cette glorieuse entreprise : mon ambition va plus loin. La réforme que je veux pour notre Église, je la veux pour l'Église luthérienne, pour l'Église anglicane, pour les Églises indépendantes, et elles aussi la veulent pour elles-mêmes. Le travail qui s'opère parmi nous dans les esprits s'opère également ailleurs. L'Église, une Église nouvelle, est partout attendue, partout appelée, j'allais dire au nom de la religion, mais je pourrais ajouter au nom de la politique, dont elle peut seule apaiser les différends ; au nom de la société, dont elle peut seule résoudre le problème ; au nom de l'humanité, dont elle peut seule guérir les plaies ! On le sent confusément : c'est par l'Église que le monde agité et bouleversé doit arriver à Jésus-Christ, et c'est par Jésus-Christ qu'il doit arriver à l'ordre, à la paix, à la prospérité, après lesquels soupire toute la race humaine. C'est le vœu, c'est le rêve, c'est le gémissément de toutes les communions chrétiennes, mais un vœu autour duquel se divisent les esprits, de cette division qui entre dans les vues de Dieu, « pour que ceux qui sont dignes d'approbation soient manifestés, » je veux dire pour que les vrais chrétiens, révélés les

uns aux autres, se donnent la main d'association dans l'œuvre commune. Dans l'Église luthérienne, à la poursuite de l'ordre nouveau, si les uns réveillent un Luther plus luthérien que celui du seizième siècle, et veulent à jamais fixer l'Église dans les pensées et les institutions d'un homme faillible, qui a saintement protesté d'avance contre un si aveugle hommage, les autres s'appliquent à mettre en saillie ce fond de la grâce évangélique, que Luther a si merveilleusement relevé, qui a fait la réformation dans son cœur avant de la faire par lui dans le monde, et qui confond le vrai luthérien avec le vrai réformé, et avec tous les vrais disciples de Jésus-Christ. Dans l'Église d'Angleterre, à la poursuite de l'ordre nouveau, si les uns s'évertuent à reconstruire l'Église cléricale et despotique dont leurs pères ont secoué le joug, comme s'ils étaient jaloux d'étouffer le fond sous les formes et d'absorber l'esprit dans l'ordonnance, les autres aspirent au contraire à dégager si bien le pur Évangile et l'Église spirituelle, qu'ils soient en harmonie avec tous ceux qui servent le Dieu vivant en esprit et en vérité, et nous tendent une main fraternelle que nous serons avec amour. Dans les Églises indépendantes, à la poursuite de l'ordre nouveau, si les uns s'efforcent de faire prédominer un esprit étroit et sectaire, qui restreint la bénédiction divine à leurs seules affirmations, quand ce n'est pas à leurs négations, les autres, touchés de ce qui leur manque à eux-mêmes, s'ou-

vrent à des pensées plus étendues et à des sentiments plus élevés, qui tendent à unir les frères, non à les diviser, et qui préparent pour l'avenir l'Église commune des enfants de Dieu disséminés dans toutes les communions. Que dis-je ? Dans l'Église catholique-romaine à l'Occident, comme dans l'Église catholique-grecque à l'Orient, à la poursuite de l'ordre nouveau, si le grand nombre prétendent ressusciter les maximes exclusivement romaines et grecques qui ont perdu le moyen âge et appelé une réformation, n'y en a-t-il pas d'autres qui sentent le besoin de pénétrer jusqu'à cette substance vivante de l'Évangile, jusqu'à ce trésor de rédemption et de régénération, jusqu'à ce cœur de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié, qu'ils retiennent en commun avec les croyants de l'Église protestante ? Partout je vois poindre sur l'horizon un peuple de Dieu, petit par le nombre, mais grand par la foi et par l'amour, qui se détache des positions anciennes, et qui se tient prêt pour l'Église spirituelle, fraternelle, missionnaire, des temps à venir. Oh ! puisse l'Esprit divin rapprocher ces âmes droites et fidèles, qui s'ébranlent de toutes parts, qui se cherchent comme en tâtonnant dans les ténèbres, qui se combattent peut-être, faute de se connaître ! Puisse se resserrer la sainte milice des enfants de Dieu, rassemblés non pas au nom de l'indifférentisme qui efface les doctrines essentielles de l'Évangile, mais au nom de la foi commune qui les fait prédominer sur tout

ce qui est secondaire, humain ou local ! Puisse venir cet ordre nouveau, après lequel la chrétienté tout entière soupire, pour accomplir la prophétie, pour réaliser l'Évangile, pour rappeler, pour effacer les jours de Jérusalem, et pour fonder enfin sur la terre le royaume des cieux ! Amen.

Les fragments suivants faisaient partie de l'exorde et de la péroraison du sermon sur *la Vocation de l'Église*, tel qu'il fut prêché à Paris, le 5 août 1849¹.

Il est d'usage et dans la nature des choses, que le pasteur installé commence par exposer les principes de croyance et de conduite qui doivent régler l'exercice de son ministère futur. Mais ce n'est pas ce que j'ai à faire aujourd'hui ; moi qui, nourri dans le sein de cette Église, vous suis connu dès ma jeunesse, et qui, attaché à son service depuis deux années, ai eu tant d'occasions de vous montrer que la foi de l'Évangile et de la Réformation est aussi la foi de mon cœur. Le seul changement que ce jour apporte dans ma position, c'est que de prédicateur, je deviens pasteur, changement qui ne touche point au fond du ministère évangélique, bien qu'il ait sa réalité et son importance. C'est passer de la parole à l'action ; ou plutôt, puisque je n'ai jamais séparé la théorie de la pratique, c'est passer de l'action individuelle à l'action collective. Comme prédicateur, j'ai travaillé à former des croyants ; je vais travailler dorénavant, comme pasteur, je ne dis pas à former l'Église, car elle existe, mais à la développer, à l'améliorer, et, s'il y a lieu, à la réformer. Cette perspective m'effraye et me réjouit tout ensemble. Elle m'effraye par l'extension nouvelle que prend ainsi mon ministère, sortant en quelque sorte de la chaire chrétienne

¹ Voir l'*Avertissement*, page 4.

pour se répandre dans la rue, dans la maison, dans la vie commune; mais elle me réjouit parce que j'ai soif d'une application publique et vivante pour la doctrine dont je rends témoignage: au reste, la prédication elle-même n'a qu'à y gagner. Je sens toujours plus que, selon un mot d'Alexandre Vinet, un discours n'est vraiment utile que s'il est en même temps une action. Vous le sentez tous avec moi: les beaux discours passent de mode, grâce à Dieu, dans la chaire chrétienne comme à la tribune politique; et ce que l'on nous demande, ce sont des exhortations simples, belles de vérité et riches de sainteté, allant droit au but, et faisant descendre l'Évangile des hauteurs de l'éloquence oratoire dans les réalités de la vie.....

..... La question que je me propose a sur cette autre question que cette occasion aurait pu me fournir également: Quelle est la vocation du pasteur? le double avantage d'être moins personnelle et plus étendue. La vocation de l'Église implique celle du pasteur, comme le but à atteindre implique les moyens à prendre; car, si Jésus-Christ a lui-même établi « les uns apôtres, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, » c'est « en vue de la préparation des saints, « pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de « Christ, jusqu'à ce que nous atteignons tous à l'unité de la « foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'homme par- « fait, à la mesure de la stature de la plénitude de Christ¹; » en d'autres termes, si le Seigneur a institué le ministère évangélique, c'est pour la formation et le développement de l'Église. Dès lors, déterminer ce que doit être l'Église, c'est indiquer en même temps ce que doit faire le pasteur. C'est l'indiquer même d'une manière qui, pour être indirecte, n'en est que plus propre à mettre notre ministère dans son vrai jour. Car, selon l'Église protestante, qui n'a fait sur ce point que se conformer exactement à l'Évangile, le caractère de ce

¹ Éph. IV, 11-13.

ministère, c'est, comme le révèle assurément le terme choisi pour le désigner, le service, non l'autorité; et si le pasteur préside sur le troupeau ¹, ce n'est pas pour le gouverner, c'est pour administrer, au nom et dans l'intérêt de tous ses membres, les grâces que Dieu a accordées à l'Église entière, non à un clergé, et qu'il lui dispense par la foi, non par un sacerdoce. A ce point de vue, grand par son humilité même, comme l'œuvre de ce Pasteur des pasteurs qui est venu, « non pour être servi, mais pour servir, » le ministère pastoral se réalisera d'autant mieux qu'il se montrera plus disposé à s'effacer devant l'Église, et à dire d'elle ce que Jean-Baptiste disait de son Maître : « Il faut qu'elle croisse, et que je « diminue ²..... »

..... Pour moi, telle étant la vocation de l'Église, tel sera auprès de vous l'esprit de mon ministère. C'est dans cette voie de la foi vivante et de l'Église vraiment spirituelle, fraternelle et sainte, que je m'efforcerai d'engager, non une portion du troupeau seulement, mais le troupeau tout entier. Aussi, si votre désir à vous est de prendre exemple sur les premiers chrétiens de Jérusalem, le mien est de prendre exemple sur les apôtres, exerçant au milieu d'eux un ministère qu'ils définissent en deux mots : « Pour nous, nous continuerons de vaquer à la prière et à l'administration de la « parole ³. » Me consacrer entièrement et me réserver exclusivement à ma tâche pastorale, renfermant cette tâche, autant que me le permettront nos usages, encore défectueux sur ce point, quoique en progrès, dans l'action spirituelle du ministère, si bien résumée dans la parole et dans la prière; vous porter « en public et de maison en maison, » cette parole inspirée, également « utile pour enseigner, pour con-

¹ Hébr. XIII, 17; 1 Thess. V, 12. — ² Jean III, 30. — ³ Actes VI, 4.

« vaincre, pour corriger et pour instruire dans la justice¹, » et l'appliquer selon sa richesse inépuisable, à tous les besoins de vos âmes et de votre vie; prier pour vous, et avec vous, selon le degré de lumière où votre confiance m'aura fait pénétrer, et arroser de ferventes supplications la semence que Dieu aura répandue dans vos cœurs par mes faibles mains; faire tout cela, sans craindre ni flatter aucun homme, « sans pencher d'aucun côté, » sans préférer le riche au pauvre ni le pauvre au riche, voilà, je n'ose pas dire ce que je ferai, — j'ai trop appris à me défier de moi-même, — mais voilà du moins ce que j'ai à cœur de faire, ce que je demande à Dieu la grâce de faire; car voilà ce que je dois faire pour pouvoir rendre un compte agréable devant Dieu de mon administration. Il sait que j'ai pesé sérieusement ma tâche, que je l'accepte sérieusement, plus sérieusement encore que je ne le ferais dans un autre temps. Il le sait, et vous aussi le savez : car je crois lire dans votre conscience le témoignage qu'elle me rend... ou si quelqu'un pouvait hésiter à me le rendre, sous l'empire d'injustes préventions, je le lui arracherai par mes œuvres. L'énergie d'un attachement indomptable à la doctrine de la grâce, sur laquelle repose l'Évangile et notre Église, oui, avec le secours de Dieu, elle ne me fera jamais défaut; mais je ne me départirai pas davantage de cette conception large, spirituelle de la vérité, dans laquelle j'espère avoir quelque peu profité, par l'étude de la Parole, par l'enseignement de l'Esprit et par l'humiliante expérience de la vie. Vous reconnaîtrez, j'en suis sûr, que je veux pratiquer « la vérité dans la charité, » et qu'après la fidélité de mon administration², je n'ai rien de plus cher que l'ordre, l'harmonie et la paix!

Soutenez-moi de votre amour et de vos prières, frère vénéré dans la foi et dans le ministère, qui après m'avoir introduit il y a deux ans dans cette Église pour y prêcher sous

¹ 2 Tim. III, 16. — ² 1 Cor. IV, 2.

votre nom cet « Évangile de la grâce, » qui fait votre consolation dans les calamités publiques, comme dans les épreuves particulières, venez aujourd'hui lui présenter un collègue qui se souviendra toujours du temps où il fut votre suffragant, et où il eut lieu tant de fois d'être encore plus touché de votre bienveillance qu'il n'avait été honoré de votre choix. Soutenez-moi de votre amour et de vos prières, chers compagnons d'œuvre qui ne voulez « savoir, » comme moi, « autre chose « que Jésus-Christ, et lui crucifié ; » et vous, anciens du consistoire, par qui Dieu m'a confié cette tâche nouvelle, qui tout ensemble accable ma faiblesse et réjouit ma foi ; et vous, diacres de l'Église, avec qui j'aurai à m'occuper d'une œuvre qui a seule paru digne à saint Paul d'être associée à son apostolat, hélas ! et que ces « jours mauvais » se sont chargés de rendre doublement précieuse ; et vous tous, membres du troupeau, qui n'êtes avec moi dans ce moment qu'un cœur et qu'une âme, et qui m'accueillez, j'en suis sûr, avec autant de confiance que je viens à vous.....

Ah ! pourquoi faut-il que je ne puisse me livrer à la douce solennité de cet appel, sans que le cœur du fils et du frère se serre au dedans de moi ? Si mes yeux cherchent en vain un père, si tendrement chéri, si profondément respecté, et dont la fidélité personnelle a les premiers droits, après Dieu, sur le peu que je suis, la nature ne fait du moins que suivre son triste cours, et j'ai sujet de verser des larmes, sans avoir le droit de m'étonner. Mais comment se fait-il que je prenne aujourd'hui la place de ce frère aimé, de ce disciple fidèle, de ce pasteur respecté de tous dans sa retraite et honoré de tous dans son sacrifice ? J'ai beau me dire que ma présence au poste qu'il a si longtemps occupé est un gage de plus, par les circonstances qui l'ont amenée, de cette affection fraternelle qui nous unit l'un à l'autre aussi tendrement que jamais. Mon âme se brise à la pensée d'une séparation, même apparente... mais après tout « ne boirons-nous pas la coupe « que le Père nous a donnée à boire ? » Pouvons-nous autre-

ment que de suivre chacun le chemin que nous croyons avoir été tracé de Dieu ? et Dieu ne peut-il pas, dans la crise redoutable de notre époque, avoir des œuvres diverses pour ses divers serviteurs ? Ah ! « que chacun soit pleinement persuadé dans son esprit¹, » et qu'ainsi il marche en paix devant lui. C'est par là que l'œuvre de chacun sera approuvée et bénie ; c'est par là aussi que demain, je veux dire dans cette Église de l'avenir à laquelle nous aspirons, nos chemins divers se rencontreront dans l'ordre suprême du royaume des cieux, comme ils se rencontrent dès à présent dans l'harmonie des cœurs et dans les plans du Roi des rois !

¹ Rom. XIV, 5.